

Mouvances Francophones

Volume 2

Number 1 *La Bande dessinée africaine. Musée(s) du contemporain francophone*

Article 2

2017

Rapport de lecture: Zohoncon Cocou Christian Mèhou. *Enfant visionnaire béni (odju-ori-bi)*. Autobiographie. Paris: L'Harmattan, 2017. 183 pp. ISBN: 978-2-343-10764-6

Servanne Woodward

The University of Western Ontario, swoodwar@uwo.ca

Follow this and additional works at: <https://ir.lib.uwo.ca/mf>

 Part of the [African Languages and Societies Commons](#), [Ethnic Studies Commons](#), [French and Francophone Literature Commons](#), and the [Modern Literature Commons](#)

Recommended Citation

Woodward, Servanne (2017) "Rapport de lecture: Zohoncon Cocou Christian Mèhou. *Enfant visionnaire béni (odju-ori-bi)*. Autobiographie. Paris: L'Harmattan, 2017. 183 pp. ISBN: 978-2-343-10764-6," *Mouvances Francophones*: Vol. 2 : No. 1 , Article 2. Available at: <https://ir.lib.uwo.ca/mf/vol2/iss1/2>

This Article is brought to you for free and open access by Scholarship@Western. It has been accepted for inclusion in *Mouvances Francophones* by an authorized editor of Scholarship@Western. For more information, please contact tadam@uwo.ca, wlsadmin@uwo.ca.

Rapport de lecture: Zohoncon, Cocou Christian Mèhou. *Enfant visionnaire béni (odju-ori-bi)*. *Autobiographie*. Paris: L'Harmattan, 2017. 183pp. ISBN: 978-2-343-10764-6.

Ce qu'il y a d'étrange au départ de cette « autobiographie » est que la naissance du sujet principal nous est présentée sous son rituel générique : « Dès que le papa apparaît, on lui demande de lever le bras gauche; il sait aussitôt qu'il est père d'un garçon; si c'est le bras droit c'est une fille » (p. 24). L'existence de l'individu est pris d'emblée dans un rituel virtuel qui accompagne toutes les mères et tous les enfants Dahoméens du quartier « DAN-HOUE à Tolli-Bossito, un gros bourg situé à 40 km de Cotonou la Capitale » (23). De même, la base de l'écologie du village tient à ce qu'« [i]l n'y a pas de discontinuité dans l'univers et tout ce qui se passe dans un lieu a une résonance ailleurs » (28). C'est à « la première sortie » de l'enfant qui accompagne son oncle aux champs qu'intervient le pronom « je ». Le premier « tu » s'adresse au lecteur ou à la lectrice, et apparaît le jour de l'initiation de l'auteur (34), qui se conclut pas le nom qui lui est attribué « odju-ori-bi » (36). L'éducation du fils virtuel puis de n'importe quelle fille du voisinage est détaillée, de nouveau de façon parallèle et commune à tous les enfants du même âge. Elle donne au garçon un champ, qui lorsqu'il atteint quinze ans, le rend économiquement indépendant, tandis que la fille ne travaille plus que pour elle, une fois son fond de commerce remboursé (41-42).

Le déménagement familial à Cotonou décrit l'école laïque puis celle des missionnaires dispensant une culture française au rythme fantaisiste d'enseignants improvisés et grevée de factions de la part des colons, ce qui crée le mécontentement certain d'un père de famille qui leur conseille d'accorder leurs violons : « entendez-vous d'abord sur votre culture avant de venir nous instruire » (52). C'est ici qu'intervient pour la première fois les punitions corporelles de la part des maîtres, puis de la famille, pour châtier l'erreur d'une leçon mal apprise. La vocation de Zohoncon pour la prêtrise est repoussée en vertu du fait que l'enfant est fils unique (55). Ayant été destiné au voyage pendant la cérémonie d'initiation qui lui a révélé son nom, l'« enfant visionnaire béni » part en France en Juillet-Août 1947. Le passage à Paris est d'un indéniable humour piqué de leçons d'étymologie, avant le bref « retour au Dahomey » le 24 Décembre 1947 (65). Ce dernier est suivi d'études à Lyon via Bordeaux puis Paris. Il abandonne l'architecte qui est supposé lui enseigner son métier et lui fournir un salaire, car la maîtresse de maison lui confie le travail ménager et la garde du bébé, comme celle d'un jeune doberman, qui est d'ailleurs le seul à lui être reconnaissant de ses soins lors d'une visite ultérieure (72).

En Janvier 1951, les étudiants africains lancent la Fédération des Etudiants d'Afrique Noire en France, ayant pour but d'y faire rayonner leur culture tandis qu'en 1959, Senghor réclame la liberté et l'égalité pour la paix des nations (73). Les étudiants se font rapatrier nuitamment par les policiers. C'est aussi le moment de la rencontre avec Franz Fanon (74), qui finit par prendre la suite de sa location avant de partir en Algérie, tandis que Zohoncon se marie à une française puis aménage à Grenoble. Au cours de l'un de ses fréquents retours à Lyon, il apprend la mort de l'architecte qu'il a quitté, puis celle de sa femme, et il lui est révélé que le jeune homme dont il s'était occupé enfant a finalement autant de gratitude que le doberman de sa famille (77). En 1954, Zohoncon s'installe à Grenoble, et encouragé par l'initiative d'Alioune Diop en 1947 en Belgique, il y fonde l'« Association Les Amis de Présence Africaine » en 1968 (80).

La quatrième partie est l'expression d'une profonde admiration de Senghor, qui séduit par l'occident fait un retour sur son africanité (83-86), et d'une exhortation à ne pas cultiver l'assimilation parce qu'elle transforme l'autre en miroir de soi (avec pour reflet, les

ancêtres gaulois substitués aux ancêtres d'Afrique) (91). Après Senghor, Zohoncon prône un respect des traditions réciproques des cultures (94) à substituer à un régime d'exploitation et de domination de l'Europe par rapport à l'Afrique (95). Au niveau identitaire, il observe surtout d'individualisme européen « (atome) seul » contre « le groupe qui est la personne morale essentielle » appartenant aussi aux « descendants à venir » (100).

Dans le cinquième livre, une déclaration Robert Badinter sur la « logique sociale de réciprocité » qui conduirait aux « droits de l'homme » introduit à une réflexion sur ces derniers dans le contexte de « disponibilité » enjointe à l'Europe, concernant l'Afrique (107-116) pour que les peuples des deux continents redressent la barre de gouvernements irresponsables. Zohoncon a un grand sens de l'humour que ce rapport ne souligne pas suffisamment, et il conclut son volume par des jeux de mots, lui qui prête à la langue une si grande attention.

Ce qu'il y a de plus touchant dans les dernières parties du livre, ce serait l'effort visionnaire de percer le futur dans une voie qui ne fasse pas penser à Louis XIV qu'entre un roi noir et lui-même il n'y a rien de plus que la couleur de peau ; qu'une très jeune enfant française, surprise de sa main bicolore, ne juge par ses paumes claires, que le reste du corps est blanc et enduit de noir, mais que les distances des peuples marquent une altérité ou une identité à définir par les disponibilités réciproques des réseaux culturels qui les habitent. En ceci, Zohoncon semble chercher à accomplir sa destinée en projetant un avenir viable entre les nations, en multipliant les analyses sur ce qu'il est préférable de choisir comme liens de croissances « fraternelles » « libres » et « égales » dans le sens plein de ces termes étendus entre les cultures pour en mitiger les chocs devenus créatifs.

Zohoncon nous invite à suivre le conseil qui a orienté sa vie et que nous pourrions reprendre pour nous-mêmes :

Mon père me disait : tout ce qui concerne l'enfant et l'homme que tu es, on te l'a enseigné suivant notre tradition, notre culture et notre connaissance. On t'a laissé libre de faire ton expérience et tirer une conclusion comparative des deux cultures sur leurs principes de moralité et d'éthique ; soit toujours bon et juste. Tu as la soif de savoir, il faut que tu comprennes que le savoir dépend de l'être, il peut être plus ou moins vaste et de plus ou moins bonne qualité. (53-54)

Zohoncon a une carrière de peintre exposant et il est également auteur d'autres publications dont :

- *L'homme est un livre fermé*. Grenoble : Bastianelli Edition, 1982
- *Au pays d'Agasou & d'Aligbonon. Le Danbômè*. Lyon : Jacques André éditeur, 2011. 135 pp. ISBN 978-2-7570-0195-0 « La visite aux anciens que j'ai entreprise, de village en village, de famille en famille, pour étayer mon savoir a porté ses fruits : j'ai pu ainsi recueillir le fond caché de la tradition orale qui, pour moi, était d'abord ce qui était digne d'être transmis » lit-on en jaquette du livre.

Servanne Woodward
Université de Western Ontario